

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 30 (1980)
Heft: 2

Buchbesprechung: La pédagogie au XXe siècle [sous la dir. de Guy Avanzini]

Autor: Mützenbergh, Gabriel

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«halbperiphere» Russland vor 1917) dar. Sein Interesse gilt hier dem Zusammenhang zwischen der Aussenpolitik und den Wirtschaftsinteressen, der Sozialstruktur resp. -verfassung, den Weltauffassungen und der politischen Verfassung. Anschliessend bestimmt er im Sinne einer Konkretisierung der groben sozialen Schichtung (Arbeiter, Angestellte, Kolchosbauern) und in Anlehnung an die in den USA entwickelte Gruppentheorie die in der Sowjetunion politisch relevanten Gruppen bzw. deren Interessen. Er unterscheidet zwischen alten indirekten Gruppen wie Nationen (vor allem die tonangebenden Grossrussen!) und Religionsgemeinschaften und neuen, die er mit bestimmten Berufszugehörigkeiten gleichsetzt. Der Anteil dieser verschiedenen Gruppen am Willensbildungsprozess innerhalb der alles entscheidenden Staatspartei differiert in hohem Masse, wie die Zusammensetzung des ZK beweist. So machten auf dem 23. Parteitag im Jahre 1966 die Akademiker über 95% aus; besonders stark vertreten waren die Ingenieurwissenschaften. Aus der Detailstudie über die sowjetische Deutschlandpolitik zwischen 1951 und 1955 geht hervor, dass letztere weitgehend durch die Auseinandersetzungen zwischen einer militärisch-orientierten Machtgruppe, sekundiert von der rüstungsbezogenen Wirtschaft und einer auf die Konsumgüterindustrie und damit einen höheren Lebensstandard ausgerichteten Gruppe bestimmt war. Auch in der zweiten Einzeluntersuchung, die der sowjetischen Koexistenzpolitik in den Jahren 1970 bis 1972 gewidmet ist, steht die Haltung gegenüber der Bundesrepublik im Mittelpunkt, kann man doch die Rezeption der Entspannungspolitik durch die verschiedenen sowjetischen Zeitschriften, die der Autor ausgewertet hat, an den Veränderungen des Deutschlandbildes prüfen. Interessant ist in diesem Zusammenhang vor allem die Berichterstattung über die BRD – neben Frankreich und Grossbritannien – in der Armeezeitung «Roter Stern», wo der Verfasser aufgrund der quantifizierenden Methode zu aufschlussreichen, für die BRD – abgesehen vom Zeitpunkt der Ostverträge – nicht eben schmeichelhaften Ergebnissen kommt. In der Beurteilung der deutschen Politik haben berufsbezogene Differenzen zweifellos eine gewisse Rolle gespielt.

Im letzten Kapitel zieht Nolte eine Reihe von allgemeinen Schlüssen zum Verhältnis von Innen- und Aussenpolitik in der UdSSR, die er, ähnlich wie die Fragestellungen am Anfang, als blosse Entwürfe betrachtet. Die praktische Brauchbarkeit der Studie ist, so meint er, begrenzt, weil undeutlich bleibt, welche Rolle die Gruppenkonflikte in einem konkreten Entscheidungsprozess spielen. Dem Autor ist dafür der Nachweis gelungen, dass auch in der sowjetischen Aussenpolitik Gruppeninteressen mitspielen. Das Entscheidungsmonopol der KPdSU wird durch die Fachdiskussion inhaltlich strukturiert, aber keineswegs aufgehoben. Wünschenswert wäre es allerdings, so Nolte, wenn diese Pluralisierung der politischen Interessen die soziale Basis für einen politischen Pluralismus in der Verfassung bilden könnte. Eine monopolistische Verfassung behindert seiner Meinung nach eine humane Politik im Weltsystem, die nicht zuletzt der dritten und vierten Welt zugute käme.

Münsingen

Peter Stettler

La Pédagogie au XXe siècle. Sous la direction de GUY AVANZINI, Toulouse, Privat, 1975. 399 p.

Ouvrage collectif auquel ont travaillé treize auteurs, ce fort volume consacré à l'éducation, au cœur d'une situation générale pour le moins confuse, tente consciencieusement de faire le point. Y réussit-il pleinement? Relevons en tout cas, partant

de divers horizons, qu'il s'y donne avec une obstination digne de tous éloges. L'importance qu'il accorde à l'histoire pourrait le placer sous le motto de Durkheim (*L'évolution pédagogique en France*, I, p. 13): «Une histoire de l'enseignement est la meilleure des écoles pédagogiques.»

La première partie, *Essor et déclin de l'école*, essaie déjà de montrer, au-delà d'une longue marche vers l'école unique, le désarroi profond dans lequel se débat l'institution scolaire. L'un des grands problèmes abordés, particulièrement révélateur, l'est d'une manière peut-être un peu succincte. L'enseignement privé, ou libre, c'est-à-dire, pour le 99,5% des élèves du premier degré (primaire), en 1972, catholique, se voit en effet, tout au long de l'ouvrage, presque rejeté dans l'ombre, alors que Joseph Franceschi pouvait écrire en 1964 (*Les groupes de pression dans la défense de l'enseignement public*, p. 177): «Depuis la fin du XIXe siècle, le problème laïque a été le seul qui se soit constamment trouvé inscrit en filigrane dans la vie politique de notre pays.» Jules Ferry, par les lois de 1881 et 1882, avait fondé une école gratuite, laïque et obligatoire, œuvre qu'il voyait grande et nationale. Il déclarait en 1880: «Nous avons voulu l'unité dans la liberté, mais méfions-nous des prétendues libertés qui mettent en péril l'unité nationale. Cette liberté ne peut exister de faire deux France là où il n'y en a qu'une, et de faire deux parts de la jeunesse française n'ayant les mêmes idées ni sur le passé de la France, ni sur son avenir.» L'unité rêvée ne fut toutefois pas complète. Les écoles confessionnelles subsistèrent. Et elles se maintinrent jusqu'à ce jour, obtenant à nouveau, sous le régime de Vichy, puis, après la libération, par une succession de lois, Marie et Barangé en 1951, Debré en 1959, de larges subventions. Tout cela au cours de luttes acharnées justifiant pleinement le terme de guerre scolaire.

Certes, la fresque que présente la *Pédagogie au XXe siècle* ne peut entrer dans le détail d'une réflexion qui relève moins d'un propos pédagogique que politique. Encore que les écoles catholiques se soient parfois distinguées, ayant plus de moyens, par des expériences intéressantes.

Une autre question, dans cette première partie, revêt une importance nouvelle: les minorités ethniques si longtemps écrasées par le centralisme français: Basques, Bretons, Catalans, Occitans. Le temps n'est pas si loin où les instituteurs interdisaient à leurs élèves de parler leur langue, même à la récréation. Aujourd'hui, ces peuples reprennent conscience d'eux-mêmes. La loi Deixonne (1951) avait autorisé l'enseignement facultatif de leurs idiomes respectifs dans les écoles. Elle fut sabotée. De plus, elle n'incluait ni le corse, ni le flamand, ni l'allemand d'Alsace et de Lorraine.

Dans cette dernière région, la question linguistique et scolaire provoque un véritable *Kulturkampf*. Quand les deux provinces, en 1918, repassent à la France, les efforts du gouvernement, en dépit de ses promesses, tendent, tout en laïcisant l'école, à franciser le pays. Une vive résistance ramène les autorités à plus de justice. Hélas! la parenthèse nazie refermée, les mesures autoritaires et oppressives renaissent. Alors que dans le reste de la France on encourage les écoles maternelles bilingues, on refuse à l'Alsace et à la Lorraine l'étude systématique de sa propre langue.

La deuxième partie, *Pédagogie et sciences humaines*, évoque avec pertinence l'essor de la bio-pédagogie ou éducation de l'affectivité et de l'intelligence *par* le corps, l'apport de la psychologie et de la psychanalyse dans la connaissance de l'enfant que notre siècle a placé au centre de la pédagogie, par une révolution proprement copernicienne dont on n'a pas encore vu, sur la lancée de Claparède, la généralisation des résultats, cela en dépit du dynamisme de l'école active et des écoles nouvelles. Quant aux perspectives qu'ouvre la sociologie au sujet de la fonction reproductrice de

l'école, elles sont analysées avec une lucidité critique remarquable. Ainsi voit-on que le livre de Baudelot et Establet par exemple, *L'école capitaliste en France*, se fonde sur des simplifications arbitraires, des données insuffisantes et dépassées.

Le thème suivant, *Education et didactique*, nous invite à méditer sur le courant libertaire, de Tolstoï à Summerhill et aux apôtres de la non-directivité, sur le travail individualisé, sur la pédagogie de groupe. Sur ce dernier point, l'auteur, D. Ginet, voit chez les Jésuites l'origine de cette méthode et semble ignorer qu'elle remonte plus haut, au Collège réformé de Strasbourg (1538) notamment, lui-même tributaire des Frères de la vie commune ...

Les deux dernières parties, *L'avenir de l'éducation*, *Conflits et incertitudes*, mettent en rapport avec l'école les parents, le nouvel espace culturel qu'offrent les media, les besoins nouveaux d'éducation que réclame un monde surindustrialisé en mutation accélérée. Dans cette conjoncture où dominant, poussées par la fuite en avant d'une société devenue folle, les expériences hâtives, voire désordonnées (et souvent abandonnées), l'éducation permanente, l'auto-éducation, la cité éducative ne débouchent guère, en dépit d'une conscience aiguë du nécessaire, que sur l'utopie. Incapable que semble l'homme de ce temps, dans un pluralisme incrédule et foisonnant, de s'unir sur une structurante et fécondante finalité.

Genève

Gabriel Mützenberg